



HAL
open science

Abécédaire Tonda

Elara Bertho

► **To cite this version:**

Elara Bertho. Abécédaire Tonda: Autour de deux essais récents de l'auteur. 2021, <https://elam.hypotheses.org/3520>. halshs-03355373

HAL Id: halshs-03355373

<https://shs.hal.science/halshs-03355373>

Submitted on 28 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Abécédaire Tonda

Autour de deux essais récents de l'auteur

Elara Bertho

Citer : BERTHO, Elara, 2021. Abécédaire Tonda. Autour de deux essais récents de l'auteur. <https://elam.hypotheses.org/3520>.

Version PDF : 9 pages.

L'auteure : Elara Bertho est chargée de recherches en section 35 (Sciences philosophiques et philologiques, sciences de l'art) au CNRS. <https://orcid.org/0000-0002-7572-755X>.

Ce texte est écrit à l'occasion de l'invitation de Joseph Tonda au séminaire de LAM, le 30 septembre 2021, autour de son dernier ouvrage récemment publié aux éditions Karthala.

Références : Joseph Tonda, *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'Autrui*, Paris, Karthala, 2021.

Joseph Tonda, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.

Joseph Tonda propose un nouvel ouvrage intitulé [*Afrodystopie. La vie dans le rêve d'Autrui*](#), qui est en réalité la continuation de son précédent ouvrage, [*L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*](#) (2015). Continuation puisqu'il en reprend toutes les principales thèses pour les pousser plus avant. Continuation également puisqu'il en reprend le lexique. Entrer dans un essai de Joseph Tonda, c'est en effet adopter une langue, des concepts, des figures-clés. C'est par le biais de cette langue que j'aimerais aborder ces deux continents textuels, et je proposerai d'adopter la forme de l'abécédaire pour rendre compte de ces deux ouvrages, après quelques remarques préliminaires qui serviront à les situer, autour du premier mot de l'abécédaire, « Afrodistopie », qui fonctionnera donc comme seuil, comme une porte d'entrée dans l'imaginaire tondien.

Afrodystopie

Qu'est-ce donc que l'*afrodystopie*, pour commencer ? Que les amateurs de science-fiction déchantent immédiatement : il n'est pas question d'anticipation, mais bien du monde réel. Le postulat de Joseph Tonda est que l'*afrodystopie* est le lieu du malheur – et en cela il s'agit de l'envers étymologique de l'utopie –, mais ce lieu du malheur est précisément le lieu de vie des Africains, leur contemporain. Nous retrouverons tout de même la science-fiction par la marge, en tant qu'elle vient éclairer les mécanismes de pouvoir réel : des références à des textes de Philip K. Dick ou George Orwell venant anticiper, prophétiser, dénoncer des modalités de pouvoir bien réelles. En ce sens, Joseph Tonda creuse la notion d'*afrodystopie* en lui conférant à la fois un sens littéraire et un sens sociopolitique, de fantasme intellectuel tout autant que de forme prédatrice de gouvernement mondialisé, les deux acceptations se nourrissant et s'enrichissant l'une l'autre. Usant de sa double formation d'anthropologue et de sociologue, Joseph Tonda analyse la situation contemporaine, des Gabonais et des Congolais principalement, pour prolonger les thèses qu'il avait développées auparavant au sujet de la souveraineté, du rapport des sujets au corps du roi, de la puissance du « ventre »,

terme qu' il emprunte à Jean-François Bayart¹, ou encore de la puissance des imaginaires médiatiques ou des enfants-sorciers. Ce que l'on sait moins, c'est que Joseph Tonda est également romancier, qu'il a publié *Chiens de foudre*² en 2013 et *Tuée-tuée, mon amour*³ en 2017. Cet intérêt pour la fiction se ressent très fortement dans ses essais, et ces deux-ci ne font pas exception, puisque la littérature constitue pour lui un terrain d'investigation des imaginaires congolais et gabonais : tel ou tel personnage de fiction, ou telle situation romanesque pouvant servir à illustrer un concept anthropologique de relation au pouvoir ou d'assujettissement.

Afrodystopie se place donc sous les auspices du rêve, entendu cependant dans le sens particulier de rêve éveillé : celui que feraient tous les Africains dans le regard de l'Autre. L'Autre, c'est l'Européen, celui qui légifère sur la valeur des êtres et des choses. Le rêve éveillé, c'est le cauchemar des « afrodystopies tropicales »⁴. La réalité vivante, quotidienne, c'est la corruption généralisée, la transmission clanique du pouvoir, le pillage des sous-sols, les complicités internationales, le racisme structurel. Les symptômes en sont les rêves de nuit : le fait sorcellaire de manière généralisée – l'objet d'origine de Joseph Tonda, anthropologue de formation –, les enfants-sorciers, les maris de nuit, les prophètes, les écoles évangélistes. Lisant ces symptômes, Joseph Tonda en fait des lectures freudiennes, révélant des inconscients collectifs, inconscients communs aux gouvernants et aux gouvernés, aux Européens et aux Africains. L'univers onirique permet donc de décrire le réel : l'*État de nuit* est le double de l'État de jour et il en sait long sur l'État de jour.

Dans ce livre, nous nous intéresserons à des rêves qui sont des « vérités vivantes » d'un rêve unique, le rêve afrodystopique, rêve d'Autrui, qui se déroule aussi bien dans la vie quotidienne gabonaise que congolaise et africaine de manière générale, mais aussi, au-delà, dans la vie quotidienne afrodescendante, et dont le racisme est un effet. Les expressions de ce rêve sont des rêves nocturnes, des phantasmes, des délires, des rêveries, des mythologies, des idéologies et des utopies qui alimentent, à mesure que se compliquent, au sens de « rêve compliqué » freudien, aussi bien le « rêve noir » que le « rêve blanc » du continent noir, dont les cauchemars de l'immigration, les violences du racisme euro-américain, les utopies africaines de l'Europe rendent compte. Le rêve afrodystopique, ainsi sommairement décrit, est une composante de la violence des imaginaires colonialistes et impérialistes qui structurent l'inconscient des rapports des mondes euro-américains avec les mondes africains, mais aussi les rapports des États aux citoyens, des dominants aux dominés. (*Afrodystopie. La vie dans le rêve d'Autrui*, p. 14-15.)

La posture de Joseph Tonda est donc celle de l'herméneute : il lit les signes oniriques pour en tirer un sous-texte politique. Elle est également celle du psychanalyste : s'il se nourrit de Freud, c'est pourtant aux rêves des foules qu'il s'intéresse – tout en se nourrissant également de Guattari, en reprenant la notion d'« inconscient machinique »⁵.

¹ Jean-François BAYART, 1996, *L'illusion identitaire*, coll. « L'Espace du politique », Paris, Fayard ; 1989, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard.

² Joseph TONDA, 2013, *Chiens de foudre : roman*, Libreville, Odette Maganga.

³ Joseph TONDA, 2017, *Tuée-tuée, mon amour*, Rungis, La Doxa.

⁴ Reprenant et étoffant le concept élaboré dans Florence BERNAULT et Joseph TONDA, 2009, « Le Gabon : une dystopie tropicale », *Politique africaine*, n° 115, p. 7-26: <https://doi.org/10.3917/polaf.115.0007>.

⁵ Repris de Felix GUATTARI, 1979, *L'inconscient machinique. Essai de schizo-analyse*, Paris, Recherches.

Le rêve d'Autrui

Commençons par le sous-titre de l'ouvrage : « La vie dans le rêve d'Autrui ». Par là, Joseph Tonda renouvelle la pensée des *postcolonial studies*, en redéfinissant le rapport d'aliénation imaginaire – une aliénation qui a des conséquences bel et bien réelles, économiques, diplomatiques, financières. Le paradigme binaire de domination, tel que repris par les *postcolonial studies*, ne satisfait pas Joseph Tonda, qui lui préfère les imbrications de rêves et d'imaginaires. Au binarisme colonisateur/colonisé, oppresseur/opprié, Joseph Tonda oppose des globalisations « écraniques », des imaginaires mondialisés dans lesquels nous vivons tous et que nous avons tous en partage. Au sein de ces rêves, dont la fabrique par excellence est Hollywood, circulent des imaginaires prédateurs, éblouissants, dont les victimes ne sont pas conscientes. Autrui, c'est pour Joseph Tonda le régulateur des imaginaires, celui qui possède le pouvoir de réguler la valeur, l'Argent. Reprenant à Mbembe la notion de postcolonie⁶, Tonda postule que les dirigeants africains vivent en régime néocolonial, où Autrui régule la valeur marchandes des biens et des êtres. En ce sens, tous les Africains vivent le rêve d'Autrui, cette dépossession de soi à soi. Celle que postule, avec candeur, Léon Mba, et que Tonda cite en ouverture de son livre :

Le 22 mars 1961, le premier président de la République gabonaise, Monsieur Léon Mba, exprimait, à l'Élysée à Paris, son rêve pour le Gabon en ces termes : « Tout Gabonais a deux patries, le Gabon et la France. Ce n'est pas là une fleur rhétorique, mais une vérité vivante, une vérité quotidienne ». (*Afrodystopie*, p. 13.)

Il s'agit ici de dépendance généralisée des États à l'intérieur du système de la Françafrique que dénonce Tonda : l'économie globale des imaginaires, l'univers mental de référence – proprement aliénant, suscitant un dédoublement inaugural – est et reste malgré tout l'ancienne puissance coloniale. Citant Kwame Nkrumah, Tonda glose les conséquences géopolitiques de cette aliénation :

L'indépendance ne fut pas synonyme de décolonisation, car la vérité vivante et quotidienne exprimée était celle du néocolonialisme dont l'« essence c'est que l'État qui y est assujéti est théoriquement indépendant, possède tous les insignes de la souveraineté sur le plan international. Mais en réalité, son économie, et par conséquent sa politique, sont manipulées de l'extérieur ». (*Afrodystopie*, p. 33.)

Corps-sexe

Cette notion est théorisée une première fois dans *L'Impérialisme postcolonial*, singulièrement à partir du clip de la chanson « [Anaconda](#) » de Nicki Minaj⁷. Elle sert à décrire la transposition des corps féminins en objet de désir dépossédé de capacité d'agir, entièrement défini par leur charge sexuelle. Nicki Minaj joue à reprendre les codes de l'hypersexualisation des corps noirs féminins dans le clip fortement érotique de

⁶ Achille MBEMBE, 2000, *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.

⁷ Voir, sur les anacondas et leurs ressorts narratifs, Elara BERTHO et Ninon CHAVOZ, 2017, « Anacondas et serpents de mer : paradoxes d'un " érotisme noir " chez Yambo Ouologuem et Abdoulaye Mamani », *Études de lettres* vol. 2017, n° 3-4, p. 31-56 : <https://doi.org/10.4000/edl.2477>.

« Anaconda ». Le serpent dont il est question est bien évidemment un jeu sur le phallus, et la chanteuse reprend à son propre compte les normes hétérocentrées et machistes de la machine capitaliste pour en tirer un bénéfice pécuniaire.

Cette charge dévalorisante des corps féminins dégradés en corps-sexes est reprise dans *Afrodyttopie* pour en montrer toute la violence, sans revalorisation pécuniaire cette fois-ci. Tonda analyse le dessin satirique paru dans *Valeurs actuelles* représentant Danièle Obono, députée française anti-raciste de la France insoumise, en esclave. Cette objectivation de la femme noire est dépendante d'un imaginaire raciste colonial dont *Valeurs actuelles* se fait le relais : le magazine est colonisé lui-même par un imaginaire éblouissant, faisant du Noir un objet, dégradant des humains en « corps-objets ». Cette colonisation des imaginaires européens par les représentations du corps noir fait l'objet de toute l'introduction de *L'impérialisme postcolonial*, avant d'être reprise et réinterprétée ici : Danièle Obono incarne la haine raciale latente des imaginaires occidentaux, colonisés de l'intérieur par des fantasmes sexuels d'objectivation des corps noirs.

Tonda prend un autre exemple de cette dévalorisation des corps noirs au fil de son texte en la personne de Maboula Soumahoro, afrodescendante et maîtresse de conférences née en France, qui déclare : « Je me suis conformée complètement au discours dominant français selon lequel on est de la merde » (p. 40). Cette « merde » fera l'objet de longs développements de la part de Tonda, en regard de l'économie de la valeur mondialisée, tant de manière symbolique que de manière très pratique, avec la régulation du franc CFA depuis la France (p. 41 et suivantes). Merde, rêve d'Autrui, corps-sexes des noirs sans valeur aucune : les concepts élaborés par Tonda interagissent entre eux.

Enfant-sorcier, voir « Monstres » (*infra*)

État de droit du sang (Ali Bongo)

Tonda va sans doute le plus loin dans sa critique des élites politiques dans le chapitre 8 de son ouvrage qu'il consacre au clan Bongo, au Gabon. Dénonçant le règne de l'Argent et de la Mort, il fustige la réélection de Bongo en 2016 en élaborant le concept d'État de droit du sang :

S'agissant de la connexion du sang, de la loi et de l'Argent, elle apparaît de manière caricaturale dans les rapports intimes entre, d'une part, le sang familial, lignager ou clanique, et, d'autre part, le corps des lois (le corps-texte des lois constitué par la Constitution) de l'État auquel veille la Cour constitutionnelle inféodée au sang clanique de la cour du despote. Ainsi, lorsque Ali Bongo Ondimba, face à la contestation des résultats de sa réélection du 1^{er} septembre 2016, invoque de manière compulsive la nécessité de respecter la « légalité constitutionnelle », en demandant à Jean Ping d'adresser son recours à la cour constitutionnelle, il ne dit pas que cette dernière est présidée par une ancienne compagne de son père Omar Bongo. Il ne dit pas non plus que les neuf membres de cette cour sont respectivement nommés par le président du Sénat, le président de l'Assemblée nationale et par lui-même, président de la République, président du Conseil suprême de la Magistrature, Chef suprême des armées. (*Afrodystopie*, p. 171.)

Lorsque la France demande le recomptage des voix dans le cadre de la Constitution, elle prend part à la mascarade de la légalité orchestrée par l'État de droit du sang, feignant

d'« ignorer que le fief est ici un domaine d'extension du corps du Souverain moderne⁸ » (p. 171). La Cour constitutionnelle est alors redéfinie par le sociologue comme « une zone de non-droit » (p. 172), la norme est le régime d'exception du pillage généralisé – dont le syntagme « je prends ma part » sert à résumer l'état d'esprit des élites à l'égard des richesses du sous-sol.

État de nuit (Mobutu)

L'État de nuit naît de la faillite de l'État officiel. Il prospère sur les ruines du capitalisme⁹, dans les marges des processus de déparentélisation. Tonda prend un exemple qu'il emprunte à Patrice Yengo¹⁰ : un fait divers qui lui sert à élaborer le concept d'État de nuit qui prend le relais de l'État de jour, dans le territoire de l'*Afrodystopie* où règnent la prédation de tous contre tous, et symptôme avant toute chose des bouleversements économiques récents :

Il s'agit d'un contexte de prospérité économique jamais connue auparavant dans la région du Bas-Congo. L'argent et les richesses matérielles, symboles du « monde des Blancs », accumulés par les cadets sociaux et par les femmes, induisent alors un processus d'autonomisation par rapport au pouvoir des aînés sociaux. (*Afrodystopie*, p. 146.)

Autonomisation vécue comme dangereuse et combattue sur le terrain de l'État psychique.

Le fait divers, authentique, est le suivant : Miankodila, une jeune fille, accepte la demande en mariage d'un jeune homme travaillant à Boma, très loin du village de ses parents. Ceux-ci, privés de l'aide de leur fille, se sentent délaissés et refusent cette alliance. Le père, assisté de sa femme et de ses fils, ont décidé d'opérer un meurtre psychique afin de la ramener avec eux de manière mystique. Elle fut étranglée. L'État de nuit, pour Tonda, opère une déparentélisation : une rupture des places de chacune et de chacun au sein de la société. Règne alors une lutte à mort où les cadets s'autonomisent par le rêve de la valeur et où les aînés convoquent des pouvoirs psychiques pour conserver leur puissance. Cette politique du ventre, magique, aux effets bien réels, est continuée par Mobutu. Ce dernier crée en effet une « utopie mobutiste [qui] se dégrada et prit la figure de ce dont elle avait le destin de se démarquer : la dystopie coloniale ». Fondée sur la prédation, l'extractivisme à outrance, la glorification magique du corps du souverain, la divinisation de sa mère Mama Yemo, l'utopie mobutiste se transforme peu à peu en État de nuit, zombifiant le Zaïre.

Mari de nuit

Le phénomène [du mari de nuit] est donc marqué par un syndrome de jouissance épuisante à la fois psychique, physique et sociale. Ce qui fait de cette épuisante jouissance dans le sommeil

⁸ Joseph TONDA, 2005, *Le souverain moderne : le corps du pouvoir en Afrique centrale, Congo, Gabon*, Paris, Karthala.

⁹ À cet égard, les analyses de Tonda gagneraient à être rapprochées de la critique globale d'Anna Lowenhaupt TSING, 2017, *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte.

¹⁰ Voir aussi : Joseph Tonda, 2018, « Couples psychiques et mariages physiques dans le Bassin du Congo », Blog Mediapart, 10 juillet 2018 : <https://blogs.mediapart.fr/joseph-tonda/blog/100718/couples-psychiques-et-mariages-physiques-dans-le-bassin-du-congo> [archive].

(essentiellement) une composante structurelle des malheurs de leur vie quotidienne qui se présente ainsi, selon notre conception, comme une vie quotidienne dystopique, à l’opposé des dystopies conçues comme des fictions littéraires ou des récits d’anticipation. (*Afrodystopie*, p. 23)

Tonda expose le cas d’Irène et de son mari intérieur, ce « quelque chose en elle » (p. 118) : son mari de nuit lui infligeait des jouissances toutes les nuits, qui l’exténuaient et lui faisaient refuser les avances de son mari (de jour). La jouissance n’est aucunement synonyme de joie mais au contraire d’épuisement et la cause de toutes les calamités dans la vie réelle. Ce mari de nuit va jusqu’à mettre en danger ses grossesses, puisqu’il lui fait subir des pertes de sang extrêmement alarmantes. Les examens médicaux et les différents processus de désenvoûtement n’ont rien donné. Pour Tonda, le mari de nuit :

incarne la totalité de sa parentèle vivante et morte. C’est donc ce corps-sexe en elle, qui est le corps-sexe de sa famille, qu’elle appelle ce « quelque chose en moi » qui est l’auteur de son rêve alors qu’elle en est le sujet, c’est-à-dire une personne soumise. Cette logique est celle de la machine invisible constituée par la chose qui rêve et dont le rêve est le lieu de vie des populations : l’Argent. Elle combat ce qui la fait jouir, elle se soumet inconsciemment à ce qu’elle désire mais sans savoir que l’Argent est cet objet de désir qui la fait jouir, et qui matérialise la communauté familiale, la parentèle. (*Afrodystopie*, p. 119.)

Pour Tonda, les maris de nuits constituent une métaphore de la condition africaine au sein de l’impérialisme postcolonial : une soumission à un règne extérieur, dans une société déparentélisante, « mangée » par Autrui¹¹.

Monstres

Tonda s’inspire tout à la fois du monstre dans *Frankenstein* de Mary Shelley et des *elolongo* issus des contes kota, ces créatures des temps mythiques capables d’engloutir le monde entier dans leur ventre – Argent, valeur, Capital, sans aucune limite. La monstruosité de ces deux figures fantasmatiques rencontre une réalité historique du Congo des années 1970, celle des *Andzimba*, ces crocodiles-humains qui tuaient des humains pour les faire travailler dans l’invisible à l’enrichissement de leurs propriétaires. Selon Tonda, ces êtres « rappellent la réalité de la chasse à l’homme de la traite » et sont « le paradigme de la monstruosité des “nouveaux riches”, monstres politiques du pouvoir postcolonial » (p. 70). Cette figure, plus que toute autre dans le vocabulaire de Tonda, incarne donc à elle seule un changement social radical en Afrique centrale liée à l’émergence d’une nouvelle classe gouvernée par l’Argent, qui vient bouleverser les rapports d’interdépendance au sein de la parentèle. Ces jeunes gens émancipés par l’Argent et par un rêve de la valeur, un *rêve d’Autrui*, sont proprement monstrueux : ils inquiètent et décident de nouveaux rapports de pouvoir. Les accusations d’entre-dévoration au sein de la famille constituent des symptômes que Tonda relie très explicitement à ces bouleversements économiques.

À l’appui de cette étude sur les monstres, plusieurs chansons issues de la culture populaire viennent étayer ces imaginaires. [Loufonlakari, de Prince Youlou Mabiala](#), fait l’objet d’un développement particulier. Le chanteur raconte l’histoire d’un enfant pauvre délaissé par sa marâtre, la nouvelle femme de son père. Cet « enfant de la rivale », qualifié de

¹¹ Voir une première élaboration dans Joseph TONDA, 2016, « Fanon au Gabon : sexe onirique et afrodystopie », *Politique africaine*, n° 143, p. 113-136: <https://doi.org/10.3917/polaf.143.0113>.

« monstre », rencontre un jour un « nouveau riche » qui lui propose d’aller passer le week-end « en bonne compagnie sentimentale » (avec des prostituées, donc) sur la Nationale 1. L’enfant est ébloui par la vie des rêves – les *rêves d’Autrui* d’une vie facile. Le long des chutes de la Loufoulakari, le nouveau riche jette de l’argent au fond de l’eau en intimant l’ordre à l’enfant d’aller le rechercher s’il désire cette vie. L’enfant plonge et ne réapparaît plus. Tonda glose cette chanson en la reliant aux plans d’ajustement structurels qui ont défait les liens sociaux en insérant de manière brutale des « formes extrêmes de capitalisme » (p. 78). Ces enfants-sorciers, délaissés des familles, sont happés par d’autres sortes de monstres : les vampires qui dévorent les êtres, tandis que les pères sont absents. La mauvaise mère, la marâtre, « c’est la Nation » (p. 97), mère maltraitante, délaissant ses rejetons pour poursuivre l’Argent, au sein d’un imaginaire de l’économie libidinale.

Zombie

Selon Tonda dans cet opus consacré aux rêves, les Africains vivent un *rêve d’Autrui* : ils sont des corps dépossédés, vécus par Autrui. Ils sont proprement des « zombies ». Ils appartiennent par excellence à l’ère du néolibéralisme où chacun et chacune se vend dans le rêve de la valeur. Les Africains en sont le paradigme, au sens où ils expérimentent les effets de la dépossession de soi de manière la plus violente qui soit, portant les violences de l’ère coloniale et des traumatismes de la traite. Ils incarnent l’ère de la zombification des êtres :

Une ère qui produit les corps en rouage d’une machine abstraite qui fait jouir à mort, en ce qu’elle conjugue jouissance sexuelle et jouissance de la production et de la consommation indistinctement virtuelles et réelles des « choses » et des corps de valeur et de non-valeur dans un contexte mondial d’exténuantes compétitions auxquelles ces corps doivent savoir s’adapter en sachant se vendre comme des images vivantes du rêve de la machine néolibérale. (*Afrodystopie*, p. 23.)

Cette dépossession est une extension du phénomène que Tonda lit de manière symbolique dans la possession des femmes par des « *maris de nuit* ». De la même manière, les victimes sont dépourvues de volonté, elles sont des corps sans volonté, elles sont agies de l’extérieur, elles sont possédées par des étrangers. Elles sont plongées dans « un système qui produit des êtres sans conscience ni volonté, des zombies, qui sont dans la vie quotidienne gabonaise, des « mangés » des familles ou des parentèles, ceux dont la substance vitale a été dévorée par des tiers » (p. 52). Comme dans *1984* d’Orwell où O’Brien déclare « nous sommes des morts », la société entière est devenue « folle », « sans cerveau », à l’instar des « mangés » gabonais.

La grande majorité des Africains serait donc réduite à l’état de zombie, et Tonda accuse frontalement les coupables :

à l’intérieur des États africains, la Police de la pensée intérieure assure correctement sa surveillance, notamment par le dispositif de l’appareil d’État pentecôtiste, de concert avec les services du renseignement des États. Cependant, la particularité des « prolétaires » africains est celle-ci : les dirigeants, qui sont des scélérats doublés de pervers, bien qu’étant riches, se comportent précisément comme un État dans l’État, fait de voleurs, de bandits, de prostituées, de marchands de drogue, de hors-la-loi de toutes sortes pour le plus grand profit des Occidentaux ou des Chinois. (*Afrodystopie*, p. 54.)

Existe-t-il une issue à la zombification du monde ? Pensant pour et depuis l'Afrique, Tonda en appelle, dans le sillage de Patrice Yengo,¹² à élaborer des espaces de « vivacité » (p. 90), « l'exercice de devenir vivant à tout prix », un exercice dont il laisse malheureusement au lecteur le soin d'élaborer le mode d'emploi.

Au terme de cet inventaire alphabétique, de nombreux termes resteraient à parcourir tant la production tondienne de concepts est foisonnante, soit qu'il emprunte ses locutions à d'autres auteurs (la politique du ventre de Bayart, l'ère de l'écran global de Gilles Lipovetsky, l'économie libidinale de Jean-François Lyotard, la mystification non imaginaire de Marx), soit qu'il revisite des notions anthropologiques pour les doter d'une nouvelle densité (manigance, machination), ou encore qu'il emprunte au vocabulaire populaire (« tuée-tuée », « mangés », « aller à la mort »...). Ce premier inventaire ne visait nullement l'exhaustivité mais il se veut plutôt une flânerie au sein d'un dictionnaire qui resterait à compléter. Il entend fournir des définitions provisoires pour naviguer au sein de ce continent conceptuel et en souligner la grande cohérence tant les concepts sont reliés entre eux et se font écho.

L'univers du rêve d'Autrui, en Afrodystopie, se révèle par les signes du rêve : effets de condensation, effets de déplacement et effet de dramatisation sont les principales caractéristiques du travail d'élaboration onirique dégagées par Freud. Tonda s'en empare et traque des signes comme Roland Barthes traquait des mythologies : dans les rites de dépossession, sur Facebook, dans les journaux, à la radio, dans les clips, dans la littérature. Cette attention globale de collecteur disparate et fantasque, de touche-à-tout curieux, produit un effet totalisant : on n'échappe pas au rêve d'Autrui, il nous englobe, il nous happe de toutes parts.

Resterait alors un autre livre à écrire, qui serait un manuel d'émancipation de l'Afrodystopie. Comment sortir de la dystopie ? Quelle libération collective peut-on espérer (une discrète incise p. 47 signale ce potentiel, au détour d'une remarque sur Freud¹³) ? Comment sortir de la caverne des écrans globaux qui nous insèrent dans le régime de l'impérialisme postcolonial, pour reprendre une expression platonicienne dont Sami Tchak se servait pour commenter le précédent ouvrage de Tonda¹⁴ ?

Une ressource est la littérature, singulièrement la littérature de science-fiction, que Tonda lit abondamment. La littérature *interpelle* (p. 51), dit-il, « dans un immense bruit d'exagération onirique produit par l'impérialisme postcolonial des écrans et de leurs éblouissements ». Elle fantasme des dystopies qui nous parlent du réel, elle fait retour sur

¹² Patrice YENGO, 2016, *Les mutations sorcières dans le bassin du Congo : du ventre et de sa politique*, Paris, Karthala.

¹³ « Car Freud n'a jamais voulu envisager la libération des individus collectivement, il s'en est tenu à la libération des patients individuellement ». Par ailleurs, une courte section de deux pages s'intitule « L'oppression et l'impossible résistance » (p. 175-176), mais qui conclut à l'impossibilité pour les subalternes d'entrer en résistance au Gabon.

¹⁴ Sami TCHAK, 2016, « Joseph Tonda : la caverne et l'écran », *Études littéraires africaines*, n° 42, p. 102-105 : <https://doi.org/10.7202/1039408ar>.

nos imaginaires enserrés pour nous en démonter les fonctionnements pervers¹⁵. Cette faculté d'interpellation citoyenne déclenche des prises de conscience collective – tout comme les figures de Big Brother ou le Guy Fawkes de *V pour Vendetta* ont pu servir de points de ralliement anticapitalistes. La littérature permet d'entrer dans ce que Tonda appelle des « seuils », où l'on se tient au bord de l'éblouissement impérial des écrans globaux. Elle ne permet pas d'en sortir, elle pointe uniquement des seuils possibles.

Tonda dresse un tableau sombre de l'Afrique, néocolonisée, pillée, exploitée sans vergogne tout à la fois par les entreprises occidentales et par ses propres élites prédatrices vampirisantes. Cette Afrodystopie, sans concession, ne laisse aucune place aux luttes et aux résistances – elle sont suggérées au détour d'une phrase, lorsque Tonda salue la « conscience historique » dont ont fait preuve les conférenciers de Bandung en 1955 lorsqu'ils ont formé le « rêve éveillé » de « faire vivre leurs peuples dans des patries en rupture avec les puissances coloniales et impérialistes » (p. 43). Il n'en sera pas dit davantage sur les possibilités de rêves libérateurs, de désenvoûtement, de luttes écologiques croisées aux luttes anticapitalistes, de résistance à l'extraction à outrance ou aux combats contre l'État de droit du sang. Ces résistances existent pourtant, et gageons que ces seuils éthiques viendront compléter cet inventaire dans l'avenir.

¹⁵ Voir notamment sur les pensées politiques de la science-fiction, Ariel KYROU, 2020, *Dans les imaginaires du futur: entre fins du monde, IA, virus et exploration spatiale*, Chambéry, ActuSF.